

Charles Juliet

# Ténèbres en terre froide

*Journal I*

*1957-1964*

*P.O.L*

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6<sup>e</sup>

*À la mémoire de Félicie Ruffieux*

## LE COMBAT

*Pétri de bonne volonté. D'un constant désir de bien faire. De se conformer à la norme. Il aime ses semblables, et pour se sentir encore plus proche d'eux, s'applique à les imiter. Il aime se trouver au milieu de la colonne, marcher d'un bon pas, goûter cette fraternité que crée le coude à coude. Il aime écouter ceux que les hasards de la route lui donnent pour compagnons, et connaît une joie des plus vives à recevoir leurs confidences. Il aime ce brouhaha des pas et des voix, des rires et des chants. Il aime découvrir chaque jour une nouvelle contrée, de nouveaux paysages. Il se porte chaque fois volontaire pour les corvées de bois et corvées d'eau, et quand un éclopé peine à suivre, il s'offre à le décharger de son sac. Le soir, lorsque les tentes sont dressées, il participe aux danses et fêtes improvisées qui s'organisent autour des feux de camp. Il aime cette vie de groupe, cette insouciance. Surtout, il apprécie de n'avoir pas à penser.*

*Mais bientôt, son allant et sa ferveur fléchissent, son caractère s'assombrit. Des heures durant, le regard vide, il traîne seul en queue de colonne, muré dans un mutisme dont il ne sort que pour poser à ceux qui le houspillent, des questions étranges, auxquelles ils ne savent que répondre. Parfois, une voix balbutie en ses limbes, mais si fort en lui est le tumulte, qu'il ne capte rien de ce qu'elle dit. Des états, des tensions, des élancements qu'il n'a jamais éprouvés et qu'il ne pourrait définir, il en est maintenant la proie. Un malaise. Des doutes. De soudaines fatigues. La dévorante nostalgie d'un pays inconnu et qu'il lui semble n'avoir jamais quitté.*

*La cohorte poursuit sa progression. Las, profondément troublé, malheureux, il chemine avec difficulté, tandis que gardes et chefs ne manquent aucune occasion de le semoncer, le bousculer, le rappeler à l'ordre. Il se montre plus enclin à l'écoute, et quand le silence survient, la voix retentit, haute et claire. Les mots, il les entend, mais il ne parvient pas à saisir ce qu'ils doivent signifier. D'autres fois, elle profère des ordres qui lui paraissent extravagants, et auxquels il se garde bien d'obéir. Pourtant, il arrive qu'un jour il veuille prendre du repos, de la distance, faire le point. Comme il se détache du groupe et se dirige vers un bosquet, un garde surgit, et à coups de bâton, le contraint à rentrer dans le rang.*

*Bourrasques, opaques journées torrides, froide lumière des étoiles la cohorte poursuit sa lente progression.*

*Il continue d'avoir les meilleurs rapports avec ses compagnons de route, mais il se sent seul. Rien à partager avec*

*eux, et ce qui les agite ne le passionne plus. Il vit dans une permanente stupeur, découvre qu'il est coupé de ce dont il procède, qu'il ignore tout de ce qui geint, implore, menace, s'exaspère et s'étiolé dans cette part de lui-même qui toujours échappe et où il voudrait tellement pouvoir pénétrer. À plusieurs reprises, il s'adresse à des compagnons susceptibles de le comprendre, l'éclairer, mais quand il aborde ces questions, tous se détournent. Alors il s'affole, court de l'un à l'autre, et avec une gravité anxieuse, qui suscite de la gêne, il égrène ses questions : où va-t-on, où va-t-on? Qui a déterminé le but, décidé du parcours? Et toi, pourquoi marches-tu? Pourquoi marchez-vous? Et si un jour on s'égarait, qui saurait s'en rendre compte? Qui aurait le cœur de crier halte? Et si déjà nous étions hors du chemin qu'il nous fallait prendre? Si déjà nous étions perdus?... Tous, ils baissent les yeux, font la sourde oreille. Il se sent seul, différent. Il a peur.*

*Tempêtes, pesantes journées torrides, sèche lumière des étoiles. La lente et lasse cohorte poursuit sa lente reptation.*

*La voix a gagné en vigueur, en âpreté. Au long des heures de marche maintenant harassantes, il n'en finit pas de dialoguer avec elle. De plus en plus précises et dérangeantes, les questions se multiplient, le harcèlent le mettent aux prises avec une confusion qui le désespère et dont il a une conscience suraiguë... Le monde et les êtres qui l'entourent s'éloignent, se défont, se diluent, tandis que ne cesse de l'interpeller cet invisible qui requiert impérieusement son oreille et son œil. Il ne comprend rien à rien et cède à la colère ou l'accablement. Aucun répit, et quand il lui faut admettre qu'il n'a ni l'énergie ni les moyens de faire face, il*

*doit s'avouer, atterré, qu'il ne peut plus contenir ce qui le pousse vers un inéluctable effondrement.*

*Les noires journées torrides quand grandit la soif, qu'elle altère chacune de nos fibres, que tu n'es plus qu'une blessure, une seule plaie, cette bouche large ouverte et furieusement avide qui aspire à boire et à boire, à boire goulûment, à s'enivrer à même la source.*

*Aveugle, la cohorte. Se poursuit la millénaire errance.*

*Scandée par la marche, une question revient, qui le taraude, et dont il devine qu'elle le travaillera aussi longtemps qu'il n'aura pas mené à terme la singulière aventure qu'elle implique. Et tantôt comme une plainte, un sanglot, tantôt comme une supplication ou un cri, une mise en demeure, c'est ce qui suis-je qui suis-je qui suis-je, qui jour et nuit lui martèle les tempes, le fait haleter, le lézarde en chacune des pierres de ses fondations.*

*Mais un jour, vécue dans un vertige, une suffocation de tout l'être, c'est la brutale urgence de devoir tout laisser, de partir seul, de ne plus se dérober à ce que dicte la voix. Sans même qu'il l'ait décidé, d'un pas résolu, il quitte la colonne. À peine a-t-il parcouru une dizaine de mètres, que ceux de ses compagnons dont il se sentait le plus proche, se précipitent, lui arrachent son sac, son uniforme, l'insultent, le rouent de coups, le laissent en sang. Et brisé. Il mettra longtemps à soigner ses blessures, et plus longtemps encore avant de pouvoir ne pas se considérer comme un individu méprisable, lâche et inutile.*

*Cette agression ce rejet, et immédiatement, la nuit est tombée. Pour la première fois de sa vie, il est seul. Tout son être lui fait mal, et en ces instants, il n'est plus que peur, honte, détresse, remords d'avoir causé un tel scandale, inutilement perturbé les meilleurs de ses compagnons.*

*Il espère violemment que des brancardiers vont accourir, lui prodiguer des soins, le réconforter, lui permettre de se réinstaller à sa vraie place. Avec quelle contrition alors il leur demandera pardon, quel ardent besoin de rachat il leur promettra de devenir un élément exemplaire, celui qui jamais plus ne les importunera de ses questions.*

*Il attend et il attend. Quand il doit reconnaître qu'aucun d'eux ne viendra, le désarroi le submerge. Un inexplicable sentiment d'abandon, d'exil. Il se lève, et avec difficulté, risque ses premiers pas de dissident. Il n'a qu'un désir : retrouver la colonne, revenir parmi eux, n'avoir plus à affronter le silence et la solitude. Soudain, il se fige. Furieuse la voix le raille, l'insulte, dénonce sa trahison, sa couardise, crie qu'elle lui retire sa confiance, qu'elle va se taire, le laisser à ses peurs et sa médiocrité.*

*Il se ravise, fait demi-tour, marche droit devant lui, puis très vite, rebrousse chemin. Et ainsi des dizaines et des dizaines de fois.*

*Aveugles au loin la cohorte, l'errance ingouvernée. Et les bourrasques. Les lentes journées torpides. La froide lumière des étoiles.*

*Enfin il se décide. Il part à la recherche de la colonne. Des forces lui reviennent et il marche d'un bon pas. Il a confiance. Il va bientôt découvrir leurs traces, et ce sera la joie pacifiante de marcher et penser à l'unisson, d'être entouré, d'être porté par cette fraternité en laquelle résidait le meilleur de sa vie. Il marche, court, appelle à s'en déchirer la gorge.*

*Après des mois, à bout de forces, il renonce. Il est anéanti. Car où aller, où aller, que faire, comment s'y prendre quand il n'est plus de repères, de chemin ? Quand l'énergie se fissure, que la ténèbre se dresse comme un mur qu'on explore à tâtons ?*

*Cette obligation de devoir désormais vivre sans son sac lui est intolérable. Plutôt que de se sentir allégé, il a l'impression d'un poids, d'une contrainte supplémentaire : celle d'avoir à neutraliser les effets de cette dépossession, et pour ce faire, de s'employer à se remémorer sans relâche, par le menu, tout ce que ce sac contenait : des livres, des souvenirs de toutes provenances et toutes natures, un journal de bord, un couteau destiné à faire face à d'éventuelles agressions, des cartes au 1/1 000<sup>e</sup>, les nombreux éléments de son armure, un manuel où tout était indiqué de tout ce qu'il aurait à faire, et toutes les situations qui pouvaient se présenter avaient été prévues. Il a pris soin d'oublier qu'il avait souhaité naguère se laver de la corruption du savoir, et le plus clair de son temps, il le consacre à solliciter sa mémoire, à réimprimer plus profondément en elle ce qu'il a chapardé dans les livres. Il se complaît dans les cendres, les ombres, les ruines, et tout ce qui a constitué sa vie jusqu'à ce geste fou, il le dote d'un sens, une valeur, une richesse*

*dont se régale ensuite sa nostalgie. Et quand il juxtapose, en pensée, une impitoyable vision de ce qu'il est, et ce désir de perfection qu'il n'ose s'avouer, un ricanement qui ne parvient pas à desceller ses lèvres de pierre explose au fond de lui, y sème la dévastation.*

*Sans cesse il marche. Plus pour tenter d'user son angoisse, que pour essayer de rejoindre quelque lieu.*

*Quand il se parcourt, il est pris de nausée à se découvrir si terne, si laid, si étriqué, à se voir constitué d'un métal à ce point impur, médiocre. Alors s'exacerbe sa fringale. Son besoin d'accéder à l'immense. À l'inconditionné. Mais déjà il a pu vérifier que celui-ci s'éloigne au fur et à mesure qu'on s'en approche, de sorte qu'il s'en détourne, se trouve renvoyé à la conscience de sa totale indigence, de tout ce qui en lui entrave, contrarie, décourage sa recherche. Dans une amertume infinie, il doute de jamais pouvoir s'arracher à ce cycle infernal.*

*Il n'a pas la moindre idée du point où il lui faut se rendre. La région où il chemine n'est qu'un immense désert, parfois une succession de marécages, et il a toujours autant de mal à se faire au silence, à la solitude, à l'obligation où il est de demeurer avec lui-même, de subir la voix et ses remontrances, ses objurgations et ses colères. Chaque jour davantage, il regrette le temps où il était enfoui dans le nombre, pris en charge, où rien d'autre ne lui était demandé que de suivre et subir.*

*Aveugle au loin la cohorte. Et se poursuit l'inlassable errance. Et toujours en toi, en moi, en nous, ce manque,*

*cette faim, cette attente. Ce crucifiant besoin de ce qu'on ne saurait nommer.*

*Il marche, marche, marche, et à maintes reprises, la voix lui a imposé d'admettre qu'il devait être à la fois le patient étendu sur la table d'opération, et celui, impavide, qui manie le bistouri. Mais il ne peut s'y résoudre. Couper, retrancher, tailler dans le vif, jeter au fumier tout le mort, l'avarié, l'inutile, il l'accepterait volontiers, mais à la condition de savoir ce qu'il obtiendrait en retour. Car quel est l'être sensé qui consentirait à se défaire de ce à quoi il tient le plus, soit lui-même, sans connaître ce qui lui sera offert en échange, sans être certain que le marché lui sera profitable?*

*Pourtant, jour après jour, il décroche de ce qu'il a été, s'éloigne de lui-même, mais comme il ne peut encore s'enraciner dans le terreau de l'élémentaire, il n'a plus d'assise. Et ce qui en lui désire, se donne l'illusion de penser, a cru naguère en un sens possible, cela même a éclaté. Il ne sait plus qui il est, perd pied, est noyé d'angoisse à la pensée du désastre qui ne pourra pas ne pas survenir.*

*À la hâte, tout en cheminant, pour tenter de repousser cette ténèbre, il prend des notes. Et parce qu'il est en lambeaux, ce qu'il s'arrache vient par lambeaux se fixer sur la page. Des heures durant, il les interroge, médite sur ce qui lui est ainsi révélé. Chaque fois, il se demande comment, à l'aide de quoi, à la suite de quel nouveau séisme, un être pareillement lâche, morcelé et démuné, pourrait provoquer cette transmutation qui, à l'autre extrême, le jetterait au cœur du plus intense. Grandit la haine qu'il se porte.*

*Un vertige le gagne. Il découvre qu'en fuyant la colonne, il a commis une confondante, une fantastique erreur. Qu'il n'est rigoureusement pas possible que tous ils aient tort, et que face à eux, il soit seul à avoir raison. Aussi, ce vrai tremblotant qui, en lui, cherche à percer et s'épanouir, il l'écrase, tandis qu'à l'inverse, il adhère d'un élan de tout l'être à tout ce qui prévalait au sein de la cohorte. Ce double mouvement ne cesse d'ajouter à son chaos, sa détresse, son sentiment de perte. Et un jour, fou de rage et de révolte, il remarque que rien ne lui vient jamais en aide, que tout ce qui surgit en lui tourne immanquablement à sa confusion.*

*Parfois, il s'affaisse, n'a pas le courage de se relever, demeure dans un état de totale apathie. D'autres fois, la soif le mord à nouveau, et il court, court, a la conviction que la source va finir par jaillir. Alors avec acharnement, il s'emploie à désobstruer, creuser, élargir le lit où il a bon espoir qu'un jour viendront dévaler de claires eaux torrentueuses.*

*Mais pour un pas en avant mal assuré, inévitablement, il en fait dix en arrière. Quand la fièvre retombe, qu'il est une fois de plus confronté à la fatalité de l'échec, terribles sont les heures, effrayante lui paraît l'étendue du désastre. Et bien qu'il se sache encore fort éloigné du rien, il se demande s'il n'est pas allé trop loin dans son entreprise de systématique destruction de lui-même, si la vie, en lui, n'a pas été broyée en sa racine.*

*La lente dérive au sein de la grande passivité à laquelle il aspire, il sait qu'elle lui est interdite. Car pas un seul instant sa*

*volonté crispée ne se relâche. Si menaçantes étaient les forces d'éclatement, qu'il lui fallait constamment lui demander d'intervenir, de tenter l'impossible pour maintenir une précaire cohésion. Mais maintenant, lui qui est un être de volonté, il se demande jusqu'à l'obsession, comment il pourrait mettre fin à cette omnipuissante volonté sans avoir à recourir une fois de plus à la dite volonté, et se montrer par là incapable de s'en affranchir.*

*Violences dans la cohorte égarée. Et l'inchangeante lumière des étoiles. Et la terreur de ces jours torrides quand les tensions éclatent. Quand la folie gagne. Quand le sang coule.*

*Plus souvent que par le passé, de fausses questions s'éliminent, des ébauches de réponse vagissent, des fulgurances l'aveuglent de leur éblouissante lumière. Il comprend que lorsqu'il avait craint d'être allé trop loin en s'offrant sans réserve à sa rage de la dénudation, il n'avait jamais fait que se prendre en pitié, céder à la pire des complaisances. Car si tout ce travail de forage et d'élagage ne l'a pas conduit à naître, c'est simplement qu'il n'a pas été mené avec assez de vigilance, de détermination et de rigueur.*

*Il découvre combien fréquemment on s'abuse, se mystifie. Pourquoi toute démarche de la pensée est sujette à caution. Pourquoi les conclusions auxquelles elle parvient doivent systématiquement être révoquées en doute. Une décisive évidence se fait jour : tant que le regard ne s'est pas inversé, n'a pas clarifié l'œil dont il émane, la vision demeure viciée par ce qui la conditionne. Et c'est au plus aigu d'un instant de vertige, dans un rassemblement de*

*tout l'être, au plus extrême de la plus extrême tension, que le regard se retourne, met en action la vrille du vrai, vient fouiller cet œil qu'il lui appartient d'épurer.*

*À l'instant de cette découverte pour lui prodigieuse, sa soif s'exalte, l'embrase, lui insuffle de nouvelles et tranchantes énergies. Sans relâche, pendant des années, il les consacrera à scruter, sonder, creuser, récurer et affûter cet œil où il espère pouvoir accéder à la vision. Et un jour, au terme de ces années, il se trouve enfin en état de comprendre que renoncer, c'est devoir aller jusqu'à renoncer au bénéfique même du renoncement.*

*Un temps, il verse dans l'euphorie. Et comme il n'est plus soumis à la pression de l'urgence, de vieilles questions par trop familières reviennent le hanter. Des questions à vrai dire oiseuses, et dont il ne méconnaît nullement l'inalité. Et c'est ainsi qu'il se demande pourquoi tant d'efforts, d'affrontements, de souffrances, d'insomnies, d'échecs, de déchirements, de solitude, pourquoi tant de journées de marasme et de perdition, d'errances et d'épuisement, une telle charge d'effroi et de ténèbres, sont infligés à celui qui coûte que coûte désire déterrer le vrai, s'enraciner dans l'authentique, grandir, et se déployer là comme un chêne au tronc puissant, à la haute et ample chevelure.*

*La froide et lointaine lumière des étoiles. Les noires journées torrides. Et cette titubante cohorte qui sans fin sillonne la terre.*

*Il reprend le combat, pressentant que la distance qu'il lui reste à franchir se révélera la partie la plus ardue du*

*parcours. À chaque nouvelle intervention, il doit se porter plus près du centre, se faufiler jusqu'au plus caché, au plus enfoui, au plus intime du magma, et là, introduire le feu ou la lame. Mais sous l'effet d'une grandissante appréhension, il se demande comment pouvoir tuer en lui ce qui est passible du couteau sans pour autant courir le risque de poignarder l'être.*

*À trois ou quatre reprises au long de son errance, il avait découvert des traces de pas. Chaque fois, dans la plus fébrile agitation, il les avait suivies, espérant une rencontre. En vain. Pourtant, un jour, il est payé de sa peine. Un homme d'un grand âge, de haute stature. Les joues creuses, les yeux perçants. Des mains rudes et calleuses. Et il émane de toute sa personne une stimulante impression de force et de lucidité, de bonté, de transparence.*

*À quelque deux mètres de ce vieil homme qui ne sera jamais un vieillard, il se place légèrement de biais, et tendu vers lui de tous ses sens, envahi par ce trouble, cette gravité et cette ferveur qui le saisissent dès qu'il entre en un plus étroit contact avec la vie, il attend qu'il lui fasse part de son aventure, le conseille, l'aide à se porter plus loin.*

*L'homme parle. D'une voix lente, bien timbrée. Et tout ce qu'il dit est simple, clair, précis, juste, évident.*

*La lumière jaillit. Ce qui vient de lui être confié coïncide point par point avec tout un informulé dont il n'avait pas conscience et qui vient soudain de lui être révélé. Et il a cette conviction, qui le bouleverse, que s'il avait dû exprimer ce en quoi a consisté jusque-là sa recherche, il aurait*

*employé les mêmes mots, les mêmes phrases. Énoncé les mêmes évidences.*

*Il s'incline avec vénération, puis d'un pas allègre, reprend son errance. Il exulte. Après tant d'années de doute et d'interrogation, il vient d'acquérir la certitude qu'il n'est ni un malade ni un infirme de la vie intérieure, mais bel et bien un être astreint à quêter la connaissance. Un être qui demeure seul, mais pour qui la solitude vient de prendre fin.*

*S'éteint pourtant la lumière née de cette rencontre. De nouvelles et imprévisibles difficultés surgissent. Il ne cesse de marcher, et cependant, il piétine. Il travaille assidûment à s'effacer toujours davantage, s'annihiler, à tenter de se confondre en lui avec cela qui ne lui appartient pas et qui est malgré tout le meilleur de lui-même. Mais il sent qu'il se heurte à d'invisibles obstacles. Qu'il ne peut plus progresser.*

*Des années s'écourent. La mutation éperdument désirée n'est jamais survenue. Sa soif est moins ardente, et en lui, quelque chose est définitivement brisé. Il sait maintenant qu'il n'est pas descendu assez bas, mais que de toute manière, il ne peut faire davantage. Il ne connaît plus ni colères ni accablement. Un calme désespoir l'habite. Dans l'humiliation, il a été contraint d'admettre qu'il ne parviendrait jamais à gagner l'en-deçà de l'origine. S'arracher au temps. À s'agenouiller en son être foncier pour assouvir sa soif à sa source.*

*Pourtant, il ne peut s'avouer vaincu. S'efforce de persévérer.*

*Mais un jour, exténué, mains, genoux et pieds en sang après avoir rampé sur plusieurs centaines de mètres, il renonce, dépose les armes. Désir, regret, attente, peur, détresse, échec, tout a disparu, fait place nette. Et ce qu'il a été, ce qu'il a vainement traqué, cette agonie maintenant imminente, tout lui est radicalement indifférent. Son corps ne sait qu'une chose, c'est qu'il n'a pas la force d'aller plus loin.*

*Il enfouit ses lèvres crevassées dans le sable, et bras ouverts, dans un ultime geste de reconnaissance, veut une dernière fois étreindre, embrasser la terre. Mais à la seconde où il consent, où en toute paix et lucidité il s'offre à la mort, brutalement survient cet à-jamais-refusé qu'il n'espérait plus : sous une lumière de commencement du monde, le vaste fleuve est là, qui miroite, et ses eaux claires et abondantes glissent sans un remous, submergent l'amont, vivifient sans délai ce qui n'était que sable et rocaille.*

*Il se dresse.*

*Automne 1977*

*C.J.*

1957

*3 janvier*

J'ai rencontré Jean C., un ancien camarade d'école. Il vient de passer cinq ans dans la marine. Il est en haillons. Les yeux injectés de sang, une voix coupante, un visage dur et ravagé. Son père a refusé de le recevoir, et il dort dans la cabine d'un camion mis en fourrière sur le champ de foire.

Il m'a jeté en plein désarroi.

*10 janvier*

Il y a quelques semaines, un de nos camarades expliquait à Christian que dans sa famille, depuis plusieurs générations, tous les aînés meurent avant vingt-cinq ans. Que son enfance s'était déroulée dans un constant climat d'angoisse. Que sa mère et une tante n'avaient cessé de veiller sur lui, de multiplier les précautions, de l'entourer de mille soins inutiles. Il parlait de tout cela avec détachement, humour, fort de ses vingt-quatre ans et quelques mois. Il vient de mourir aujourd'hui, foudroyé en quelques jours par un cancer aux reins.

*13 janvier*

La triste et banale histoire de tout amour : il commence dans l'avidité, se poursuit dans les habitudes, s'achève dans l'ennui.

*17 janvier*

Tout s'oublie, le temps efface tout. À quoi sert de connaître plaisirs et souffrances ?

*20 janvier*

Ma belle intransigeance, ma loi du Tout ou Rien... Il me faut en rabattre.

Haine de la femme enceinte, de toute maternité. À la seule pensée que je pourrais donner la vie, je voudrais mourir.

*23 janvier*

Je m'ennuie, c'est indéniable. Et pourtant, quand je songe à tout ce qui survient en moi, me déchire, ne me laisse aucun repos... Mon ennui ne serait-il pas plutôt de l'épuisement ?

*25 janvier*

De toute mon énergie, je refuse ce monde mort, qui exige qu'on renonce à la vie.

*28 janvier*

Un après-midi libre. Je sors. Que faire ? Tout ce qui se présente à l'esprit, comme projet, désir, je l'écarte. Peut-être ce que j'attends depuis si longtemps va-t-il enfin survenir. Il me faut donc rester disponible. Je marche, j'erre, j'attends, demeure à l'affût. Une heure, deux heures passent. Puis l'ennui surgit, l'attente retombe, l'irritation, la déception me gagnent. Et déjà l'après-midi tire sur sa fin. Et je n'ai rien fait, et rien n'est survenu. Je continue d'errer, vide, morose.

*30 janvier*

Ce mélange en moi de réserve et d'avidité, de passion et de détachement.

*2 février*

Je ne sais pas la simplicité de me mouvoir dans la vie avec naturel. Mal à l'aise de partout. Toujours en attente.

Parfois, tu n'es plus que silence, et la vanité, le néant des propos que tu peux entendre, te causent un malaise presque physique.

*4 février*

Le monde se dérobe à celui qui pense.

Celui que ronge la souffrance se débat dans un gouffre où nul ne peut le rejoindre.

*7 février*

À Aix-en-Provence. Pendant plusieurs jours, immergé dans la souffrance, je ne voyais rien de ce qui m'entourait. Puis je renaissais progressivement et découvrais à neuf les autres et le décor où nous évoluions. Chaque fois, c'était une chose assez étrange que ce brusque surgissement d'un monde dont je ne savais plus faire partie, où mon existence avait continué de se dérouler comme à mon insu. Toute ma vie d'enfant de troupe a été marquée par ce rythme de souffrance et de rémission, d'obscurcissement et de redécouverte.

*10 février*

Rien n'est plus torturant que d'avoir besoin d'écrire, et de ne pouvoir tracer la moindre phrase.

Évite de te ranger contre toi-même au parti d'autrui, qui est le plus souvent celui du refus ou de l'hostilité.

*13 février*

La parole insulte au silence. L'écriture y achemine.

Il se peut que le contraire de l'ennui soit l'indifférence.

*18 février*

On ne peut vivre que dans la mesure où l'on sait se faire des illusions, s'inventer des buts et des justifications, assigner à l'existence des fins qui permettent d'échapper au vertige. Mais pour celui qui a perdu le pouvoir de se mentir, tout est néant.

*20 février*

Je vis toujours comme en avant de moi-même. Quand je touche au but, je l'ai déjà dépassé. Toujours insatisfait, tendu, mécontent, amer.

*21 février*

La poésie me permet de franchir des régions trop souvent arpentées et de me jeter en plein inconnu. Tout cela si étrange, bouleversant. C'est le trouble profond qui accompagne toute découverte importante et la rencontre avec soi.

*24 février*

Une interrogation constante, passionnée, et je crois aussi, désespérée. Oui, j'ai intensément besoin de savoir, mais je n'espère rien de la réponse, ou plutôt, je n'espère aucune réponse, car je sens, je sais qu'il n'y en a pas.